

Yves Lacoste. La géopolitique et le géographe

Par Tangui Pennec

A propos de Yves Lacoste, entretiens avec Pascal Lorot, *Yves Lacoste. La géopolitique et le géographe*, Choiseul Editions, Paris, 2010

Cet ouvrage le rappelle avec force : la géopolitique est partout. Il ne peut être que frappant de voir l'énorme succès de la géopolitique : émissions de radio et de télévision, ouvrages universitaires ou non, articles de presse, cafés et autres rencontres, Masters de géographie ou de sciences politiques, tous utilisent abondamment ce terme. Pourtant, cette place dominante de la géopolitique dans le paysage français, était loin d'être évidente, il y a encore une trentaine d'années. On a, aujourd'hui, oublié, qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale, la géopolitique était une discipline taboue et proscrite car ayant servi au régime nazi pour légitimer ses conquêtes. Pour comprendre ce retournement total de paradigme, il était inévitable de se tourner vers celui qui est désormais considéré comme le « père de la géopolitique » en France, le géographe Yves Lacoste. C'est lui qui, à partir de la fin des années 1970, a construit une géopolitique nouvelle, « une géopolitique à la française » : en 1976, il se fait connaître, au-delà du cercle des géographes, en publiant *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Bien que n'évoquant pas encore le terme de géopolitique, le livre fit scandale dans la corporation et fit grand bruit dans le monde universitaire.

Le présent ouvrage a donc un double objectif : non seulement rappeler ce qu'est la géopolitique, son histoire et son champ d'action actuel, mais, aussi et surtout rendre hommage à Yves Lacoste, aujourd'hui âgé de 81 ans. La configuration du livre est originale puisque ce sont des entretiens avec l'économiste Pascal Lorot (président de l'Institut Choiseul, directeur des revues *Sécurité Globale* et *Géoéconomie*), qui est à l'origine de ce projet. Yves Lacoste revient sur son parcours très riche d'universitaire, mais aussi de citoyen. Un livre en forme d'entretiens est une force, car il y a cette interactivité qu'on ne retrouve pas dans les biographies plus classiques. C'est un ouvrage vivant et facile à lire. En revanche, pas de révélations fracassantes sur le personnage d'Yves Lacoste, pour celui qui connaît déjà un peu le géographe qui a révélé son parcours et ses idées dans de multiples ouvrages précédents aux accents parfois polémiques. Yves Lacoste s'est d'ailleurs toujours donné pour principe d'employer la première personne du singulier dans ses analyses géopolitiques, choix considéré par les uns comme contestable pour la recherche de l'objectivité, mais vu par les autres et par lui-même comme indispensable dans le cadre de la démarche scientifique de la géopolitique. Déjà, dans son dernier ouvrage, *La question postcoloniale. Une analyse géopolitique* (2010), il revenait explicitement sur ses propres représentations du phénomène colonial en retraçant son itinéraire personnel au Maghreb. Mais, la forme de l'entretien permet

aussi d'approcher Yves Lacoste de manière plus intime. Le lecteur apprend comment le géographe travaille, (re)découvre ses expériences de terrain, son admiration pour Julien Gracq et Fernand Braudel, et saisit avec émotion la force de ses rencontres, celle par exemple avec Juan Perez de la Riva à Cuba. Le lecteur est également plongé dans le monde des géographes qu'Yves Lacoste côtoie et comprend les relations privilégiées qu'il noue avec ses étudiants, particulièrement avec Béatrice Giblin, avec ses collègues et avec ses pères de la géographie, Jean Dresch et Pierre George. Le lecteur enfin remarque sa grande estime pour Camille, sa femme, ethnologue réputée sur la Kabylie. Les qualités de Lacoste sont ses démonstrations claires, ses propos dénués de jargons, ses explications géographiques et géopolitiques accessibles aux non initiés. Erudit, Yves Lacoste aime l'histoire et aime raconter des histoires ; il retrace sa vie à la manière d'un récit.

Car ce livre est bâti chronologiquement autour de douze chapitres. Mis à part les chapitres d'entrée et de fin d'ouvrage, l'ensemble du corpus est une rétrospective de la vie de géographe d'Yves Lacoste. Il faut souligner les questions pertinentes de Pascal Lorot qui cherche tout au long de ces entretiens à comprendre comment le géographe est arrivé à la géopolitique. Et c'est bien là le fond du sujet : en quoi le parcours d'Yves Lacoste et sa conception de la géographie l'ont-ils amené à s'intéresser aux questions considérées aujourd'hui comme géopolitiques, puis à mettre en place une véritable école de géopolitique, désormais pleinement reconnue comme telle en France ? Ce pourrait être la problématique, le fil rouge de ces entretiens.

La géographie d'Yves Lacoste ou le souci des faits politiques

Yves Lacoste est d'abord un géographe soucieux des faits politiques dans les raisonnements et les analyses géographiques. Mais, son parcours vers la géopolitique était loin d'être tracé d'avance. Jeune géographe après la guerre, il fait ses premières expériences de terrain alors que le terme de géopolitique est totalement banni tant dans la société que dans sa corporation. D'ailleurs la géographie française des années 1950/1960 est encore héritière dans son ensemble de la longue tradition vidalienne, qui consiste à éviter et même évincer les faits politiques des recherches géographiques. A ce titre, Yves Lacoste est pleinement tributaire de cette tradition et le rappelle au tout début : « je m'inscris dans "l'école de géographie française", bien que j'en fasse la critique. » (p. 36). De plus, bien qu'adhérant au parti communiste, qu'il quittera d'ailleurs en 1956, il n'apparaît pas comme un militant endurci et engagé : il précise qu'il n'avait alors « pas grande idée politique » (p. 48), contrairement à la famille de sa femme. Finalement, beaucoup de géographes d'après-guerre, à l'image de ses maîtres Pierre George et Jean Dresch, sont politisés, notamment au PCF pour ces derniers, mais délaissent les faits politiques dans leur travail. C'est dans ce contexte que le jeune Lacoste baigne, étudiant à la Sorbonne, puis assistant à l'Institut de géographie à partir de 1955. Son intérêt pour les faits politiques et son souci de les inclure dans ses analyses

géographiques sont le résultat d'un long cheminement intellectuel, de rencontres humaines singulières et d'expériences de terrain très diverses.

Ce sont d'abord ses « premiers pas » dans un Maghreb en pleine décolonisation qui vont sensibiliser Yves Lacoste aux problématiques coloniales et donc politiques. Né en 1929 au Maroc, qu'il quitte à l'âge de dix ans, il y revient en 1950 avec sa femme pour y effectuer son mémoire de diplôme d'études supérieures sur les aspects géomorphologiques de la plaine de Rharb. Le Maroc l'a beaucoup marqué, sans doute aussi, pour des raisons affectives car son père, mort alors qu'il avait onze ans, y était géologue. Cela explique également son intérêt pour Lyautey, sur lequel il revient plus longuement dans ces entretiens. Après l'agrégation, à laquelle il arrive premier, il demande à partir et est nommé en 1952 au lycée Bugeaud à Alger. La différence avec le Maroc le frappe, car il perçoit en Algérie « une société coloniale vieillie » (p. 58). C'est l'occasion pour lui, en tant que jeune professeur, de s'intéresser de plus près à l'idée coloniale, et de présenter en cours les différences de la colonisation du Maroc et de l'Algérie, « ce qui, dit-il, n'a pas été sans déconcerter les élèves de mes classes, composées pour une part très minoritaire, de musulmans, et pour le reste, de jeunes pieds-noirs, dont certains étaient les fils de grands propriétaires terriens. » (p. 55). Pour autant, précise-t-il, « ma critique de la colonisation en Algérie n'était pas un refus idéologique de la colonisation en général » : à l'époque, il se définit lui-même « implicitement comme un colonial critique de la colonisation » (p. 55), au point d'être taxé de « fellagha » après les attentats du 1^{er} novembre 1954. Contraint de quitter l'Algérie en 1955, il revient en France sur un poste d'assistant en géographie humaine rue Saint-Jacques.

Mais entre temps, Yves Lacoste fait la rencontre de Sadek Hadjeres, militant communiste et anticolonialiste algérien. C'est ce dernier qui lui propose d'écrire, pour la revue *Progrès* qu'il dirige, un article sur Ibn Khaldoun. Alors qu'il ignore le personnage, Yves Lacoste accepte, « avec un beau culot », précise-t-il aujourd'hui. Ses recherches sur ce grand historien arabe du XIV^e siècle, qui dureront finalement dix ans, ont abouti à son ouvrage *Ibn Khaldoun, naissance de l'Histoire, passé du tiers-monde*, publié en 1965. Il souligne surtout qu'elles ont « constitué les débuts de ma réflexion en géopolitique, [...] domaine que je ne connaissais pas encore à l'époque. » (p. 63). Effectivement, alors que la guerre d'Algérie fait rage, son travail l'a rapidement conduit à étudier l'histoire de la colonisation, dans le but de récuser les thèses colonialistes alors dominantes (notamment celle du géographe Emile-Félix Gautier), qui prétendaient s'appuyer sur les écrits d'Ibn Khaldoun. Ces entretiens sont aussi l'occasion pour lui de proposer une nouvelle lecture, davantage géopolitique, de l'œuvre d'Ibn Khaldoun, en développant notamment l'idée de « modèle khaldounien » (p. 65). Ces quelques pages sont très intéressantes : Yves Lacoste sait montrer toute la pertinence de la pensée de l'historien, en dégagant les notions sociopolitiques importantes (particulièrement celle d'*asabiya*) qui permettent de comprendre le destin de chaque Etat ou Empire qui se sont succédés au Maghreb. C'est cette analyse de géohistoire qui l'amena à donner pour sous-titre « Naissance de l'histoire, passé du Tiers-Monde », à son

ouvrage. Son travail eut un large écho, notamment en Algérie, où il fit une conférence en présence du président Ahmed Ben Bella, et marqua un tournant dans son parcours de géographe. Jusqu'alors, il s'était effectivement plutôt orienté vers des recherches de géomorphologie, mais la guerre d'Algérie l'avait privé d'accès à son terrain de thèse en Kabylie.

Revenu en France en 1955, Pierre George, alors conseiller aux P.U.F., lui propose d'écrire le « Que sais-je ? » sur les pays sous-développés. Sorti pour la première fois en 1959, le livre connaît un grand succès : pas moins de 35 traductions « pirates » ont été éditées dans le monde. Bénéficiant d'une forte audience chez les marxistes, le contenu s'écartait pour autant de l'interprétation marxiste classique, qui imputait au seul colonialisme le retard des pays sous-développés. La force d'Yves Lacoste est, alors, de mobiliser l'analyse politique d'Ibn Khaldoun pour expliquer l'arrêt de l'essor du monde arabe à partir du XIII^e siècle et surtout d'insister sur le paramètre démographique pour expliquer le sous-développement : il pointe alors « la distorsion entre une très forte croissance démographique et une croissance moindre des ressources dont dispose effectivement la population. » (p. 69). Mais, Yves Lacoste le précise, il n'utilise pas encore le terme de géopolitique, « bien que mon analyse du sous-développement, souligne-t-il, n'était pas sans rapport avec les rivalités de pouvoirs ou d'influence sur des territoires » (p. 70). Ses premières réflexions sur le sous-développement vont donc l'amener à concevoir différemment à la fois la géographie et ses expériences de terrain.

Dans ces entretiens, il revient ainsi rapidement, sur la querelle entre la « géographie appliquée » et la « géographie active », à laquelle il a participé dans les années 1960 (pp. 76-77). Yves Lacoste pointe ici les inconvénients de la première, qui, en orientant ses recherches sur les seules applications pratiques, risquait de se couper de la recherche fondamentale et de faire éclater la discipline. Mais, il ne mentionne pas ici l'opposition de fond, pourtant profondément politique, entre d'une part les géographes marxistes, dont il faisait partie avec Pierre George et Bernard Kayser, qui voyaient dans la « géographie active » un moyen pour les citoyens de lutter contre le capitalisme et d'autre part, les géographes non-marxistes, Michel Phlipponneau et Jacqueline Beaujeu-Garnier en tête, qui concevaient la « géographie appliquée » comme une aide à l'aménagement du territoire et non une soumission au pouvoir. Après ses recherches sur Ibn Khaldoun et le sous-développement, Yves Lacoste s'oriente donc vers la « géographie active », mais il n'aborde pas encore de front les problèmes politiques, notamment le rôle de l'Etat, dans la mesure où Pierre George, son maître, qui avait dirigé l'ouvrage *La Géographie active* (1964), les rejetait catégoriquement. Yves Lacoste soulignait ailleurs que, dans ces années, il n'était pas encore conscient de cette lacune des faits politiques dans ses travaux (*Hérodote*, n°22, 1981, p. 47).

C'est cependant cette manière de concevoir la géographie, globalisante et prospective, qui va guider l'action du jeune géographe sur ces multiples terrains, en Afrique, en Amérique et en Asie. Reconnu pour sa *Géographie du sous-développement*, il est appelé en 1966 pour coordonner un travail cartographique sur le développement agricole en Haute-Volta (actuel Burkina Faso), demandé par le ministère de la Coopération. Les études sur la région imputait alors le sous-peuplement des vallées des Volta à la présence de maladies et préconisaient le développement agricole sur le seul plateau mossi, pourtant moins fertile que les vallées. Mais, grâce à son travail cartographique, Yves Lacoste constata l'existence d'un gros village, « dans une vallée réputée invivable » (p. 80), qu'il expliqua par des raisons autant politiques que sanitaires. Il proposa aussi la mise en place d'une stratégie écologique de développement agricole des vallées et, à ce titre, il fut contacté par la Banque Mondiale et l'OMS, qu'il décida finalement de ne pas suivre en raison de divergences sur la stratégie à adopter.

Parallèlement à ses expériences de terrain, Yves Lacoste participa au renouvellement de la géographie secouée par les événements de mai 1968. A l'automne de cette même année, il est affecté par Jean Dresch, alors directeur de l'Institut de géographie, au Centre universitaire expérimental de Vincennes : berceau de l'agitation politique à gauche et de changements intellectuels profonds sous l'impulsion de philosophes, qui allaient devenir fameux, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jean-François Lyotard, Alain Badiou, ce centre est à l'origine de l'actuelle Université Paris VIII. C'est dans cette effervescence intellectuelle, que le jeune professeur Lacoste, confronté, comme ses collègues de géographie, à la grogne des étudiants, pour lesquels « la géographie était réactionnaire », est amené à s'interroger sur les fondements et l'utilité de la géographie. Il revient, dans ces entretiens, sur sa rencontre et sa relation d'amitié avec le philosophe François Châtelet : tous deux mirent en place, pendant un an, une unité de valeur « Epistémologie de la géographie » et c'est ce dernier qui demandera à Lacoste d'écrire quelques années plus tard le chapitre sur la géographie dans la grande *Histoire de la philosophie* qu'il dirigera (1973). Ces réflexions sur la discipline lui permettent de prendre conscience de l'éviction des faits politiques dans la tradition géographique héritée de Vidal de la Blache et d'aborder l'œuvre du géographe anarchiste Elisée Reclus. En plus de ses activités universitaires et de sa participation aux manuels scolaires, Yves Lacoste poursuit son œuvre de « géographie active ».

La guerre du Vietnam constitue un épisode important de la carrière d'Yves Lacoste. Le quatrième chapitre est consacré à son enquête, désormais connue, sur les bombardements des digues du fleuve Rouge. (cf. *Hérodote*, n°1, 1976 ; *Unité et diversité du Tiers Monde*, t.2, 1980). A la demande de Jean Dresch, géographe marxiste et anticolonialiste, il rédige un article pour *Le Monde*, fin juin 1972, dans lequel, il explique, « comme dans un manuel de géographie générale » (p. 94), que le fleuve endigué coule au-dessus de la plaine surpeuplée et que les bombardement des digues par les Américains risquent d'entraîner une inondation meurtrière. Pascal Lorot souligne justement que c'est d'abord « en tant que géographe [...], indépendamment de [son] engagement anti-impérialiste » qu'Yves Lacoste participe à ce

projet. Mais, son article est aussitôt remarqué par les autorités vietnamiennes, qui l'invitent à Hanoï, pour enquêter sur les bombardements. Il revient, ici, sur son séjour d'étude, aux conditions pour le moins étonnantes : départ précipité de Paris sans visa, transfert par Moscou assuré par deux hommes qui semblent appartenir au KGB, accueil à Hanoi par un militaire vietnamien, puis départ, dans la nuit et sous la pluie, sur le terrain « en jeep soviétique », avec les cartes des zones bombardées, qu'il a durement réussies à se procurer. Yves Lacoste démontre précisément et de manière géographique la stratégie américaine : bombardements essentiellement des rives concaves des méandres, notamment dans la partie moyenne du delta, là où se trouve le plus grand nombre de villages, et attaques à l'aide de torpilles à la base des digues, afin de les fragiliser sans les détruire directement, ce qui, dans ce cas, aurait révélé la stratégie du Pentagone. Après les remerciements en personne du premier ministre vietnamien, Yves Lacoste rentra à Paris et publia sa démonstration dans le journal *Le Monde*, qui eut un retentissement mondial, aux Etats-Unis, au Japon et même au Vatican. Nixon décida de stopper les bombardements, et, en raison d'une mousson et d'inondations relativement faibles lors de l'été 1972, la catastrophe fut évitée. Cet épisode a permis à Yves Lacoste d'acquérir une grande notoriété et il a surtout marqué un tournant majeur dans son parcours de géographe : « cette enquête, signale-t-il, a été capitale pour moi. J'y ai mis en œuvre de façon systématique (plus encore qu'en Haute Volta) ma méthode d'analyse géographique, puis bientôt géopolitique. » (p. 100). Effectivement, à partir des années 1970, Yves Lacoste oriente résolument ses analyses géographiques vers l'étude des stratégies politiques pour la conquête ou le contrôle d'un territoire.

C'est notamment ce qu'il fit à Cuba, où, auréolé de prestige après son enquête au Vietnam, il fut invité par les dirigeants de l'île en 1973. Il proposa « d'analyser en géographe l'action des guérillas de Fidel Castro dans la Sierra Maestra et les raisons de son succès. » (p. 102). Les conclusions de son enquête, publiée pour la première fois en 1977 (*Hérodote*, n°5), demeurent encore fort pertinentes, mais, sont, pour une grande part d'entre-elles, méconnues. Il soutient par exemple que le plan initial de Fidel Castro en 1956 n'était pas de s'installer dans la Sierra Maestra, où il mit en place sa stratégie de guérilla révolutionnaire, mais de longer la côte par l'est. Le futur leader cubain bénéficia localement et « par hasard » (p. 106) du soutien d'une paysannerie chassée quelques années plus tôt de la plaine. Dans ce sens, Lacoste relativise la thèse de Régis Debray, qui dans *Révolution dans la révolution* (1967), suggérait que toute montagne était un « espace potentiellement révolutionnaire » : il met ainsi en garde contre l'illusion de ce qu'il appelle les « géographismes », c'est-à-dire le procédé qui tend à faire d'un territoire un sujet ou un acteur – ici la montagne –, et en prend pour preuve l'échec de la stratégie du *foco*, menée en Bolivie par Che Guevara. Du reste, Yves Lacoste entend rappeler que Fidel Castro a été soutenu par les Américains et les grands propriétaires jusqu'en 1961, notamment pour son arrivée au pouvoir (il a d'ailleurs effectué son premier voyage officiel à Washington). Cette analyse, peu courante, va effectivement à l'encontre de l'image classique du « leader de gauche qui aurait lutté contre Batista, soi-disant homme de paille des Etats-Unis et de la mafia. » (p. 108) Enfin, ces entretiens sont l'occasion pour Yves

Lacoste de rendre un hommage appuyé à son guide-traducteur, Pérez de la Riva, lui-même géographe, devenu un ami, qui l'aïda précieusement dans son travail de terrain.

De la géographie à la géopolitique : « une école française de géopolitique »

Ce sont ses expériences de terrain, de « géographie active » pourrait-on dire, qui vont amener Yves Lacoste à lancer une revue de géographie en 1976 « dans le but de démontrer l'importance politique et stratégique d'une discipline jugée fastidieuse et cataloguée comme scolaire. » (p. 148) Le chapitre 6 est précisément consacré à « L'aventure *Hérodote* », qui est indissociable de la relation d'amitié entre le géographe et l'éditeur François Maspero, développée dans le chapitre suivant. Indissociable également du petit groupe d'étudiants qui entourait Yves Lacoste à Vincennes, de maîtres de la géographie, comme Jean Dresch ou Jean Tricart, mais aussi d'autres géographes comme Michel Foucher, qui prendra ses distances avec Yves Lacoste au début des années 1990. La toute jeune revue froissa quelques historiens, qui se sentaient dépossédés du nom d'Hérodote, considéré comme le « père de l'histoire », mais provoqua surtout un scandale dans la corporation des géographes : le premier numéro, qui s'intitulait « Géographie de la crise, crise de la géographie », fut même brûlé par certains professeurs, raconte Lacoste (p. 127). L'objectif était effectivement de faire la critique de la géographie, en posant les questions fondamentales, quant à ses fonctions politiques. C'est pour cela qu'Yves Lacoste proposa le nom d'Hérodote, ce grec d'Asie mineure du Ve siècle avant notre ère, qui, dans ses *Enquêtes*, analysa avec un grand sens géographique les rivalités entre les cités grecques et l'Empire perse. A sa création, la revue portait le sous-titre « Stratégies-Géographies-Ideologies » : « nous voulions ainsi, pour faire prendre conscience des véritables enjeux de la géographie, souligner surtout le contraste entre ce que nous appelions la "géographie des professeurs" et celle des "états-majors". » (p. 133) Animés par des convictions politique de gauche, voire marxistes, les membres de la petite, mais dynamique équipe d'*Hérodote* entendaient, d'une part, « démontrer, par de multiples exemples, l'utilité du raisonnement géographique, et à l'inverse du danger qu'il y avait à l'ignorer, qu'il s'agisse de stratégies militaires ou de politiques de développement » (p. 134), et d'autre part, comprendre les raisons de l'éviction des faits politiques dans la géographie française. « Nous avons posé la question de sa raison d'être : à quoi sert la géographie ? » (p. 134) : ce fut donc tout l'enjeu de la publication de *La Géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, sortie quelques mois après le premier numéro, à l'automne 1976. Ce « petit livre bleu », comme l'appelle Lacoste, bénéficia, comme la revue, du soutien actif de François Maspero. Il connut un vif succès, mais le géographe n'en donna que deux éditions, celle de 1976 et celle de 1982.

Cette même année, *Hérodote* prit comme sous-titre « revue de géographie et de géopolitique », mais cela « ne signifiait absolument pas un quelconque virage idéologique » (p. 137), précise Yves Lacoste. Dans le contexte d'alors, il s'agissait, pour ce dernier, de ne pas laisser le champ libre à la revue *Géopolitique* créée par l'influente Marie-France Garaud, dont la conception géopolitique, mais peu géographique, se limitait à l'étude des questions de puissances ou à la construction de grands schémas planétaires, dans la droite ligne des premières théories géopolitiques développées en Allemagne, en Angleterre ou aux Etats-Unis. Car, jusqu'alors, le terme de « géopolitique » était effectivement tabou. Le lecteur trouvera dans le chapitre 2 une analyse utile de l'histoire du concept. Pascal Lorot propose d'opposer d'une part, la « géopolitique allemande », impulsée par Friedrich Ratzel, mais qui s'est dévoyée par son déterminisme géographique en servant les conquêtes des nazis, à, d'autre part, la « géopolitique à la française », animée par Yves Lacoste, qui entend redonner toute sa place au raisonnement géographique et historique complexe. Critiquée au début du XXe siècle par les tenants de l'école française de géographie, notamment par le plus illustre d'entre eux, Paul Vidal de La Blache (1845-1918), puis par ses disciples, dont Emmanuel de Martonne (et non « Etienne » comme il est mentionné p. 41), la géopolitique, et plus généralement la dimension politique, furent bannies de toute analyse géographique en France et bien plus encore après la seconde guerre mondiale. A la fin des années 1970, les travaux d'Yves Lacoste font donc figure d'exception : il contribua à réhabiliter Elisée Reclus, géographe anarchiste de la fin du XIXe siècle, dont l'immense *Géographie Universelle* (1872-1894, 19 volumes, 17 873 pages) « fit l'objet d'un véritable escamotage » (p. 42) par les vidaliens (cf. *Hérodote*, n°22, 1981, *Hérodote*, n°117, 2005). Il exhuma également le dernier livre, éminemment géopolitique, de Paul Vidal de la Blache, *La France de l'Est* (1917), passé sous silence par la même corporation. Il y consacra un article en 1979 dans *Hérodote* (« A bas Vidal... Viva Vidal ! », n°16), puis le réédita en 1994 avec une longue présentation. L'opposition établie par Pascal Lorot entre la « géopolitique allemande » et la « géopolitique à la française » a le mérite de faire ressortir l'apport singulier et primordial d'Yves Lacoste, mais reste schématique. On pourra donc se tourner vers la distinction plus fournie proposée récemment par Frédéric Lasserre et Emmanuel Gonon entre l'école matérialiste, l'école étatiste et l'école géographique. (Lasserre F., Gonon E., 2008, *Manuel de Géopolitique*, Armand Colin, Paris, 347 p.)

Progressivement, Yves Lacoste a formalisé sa conception de la géopolitique. Il faut attendre 1993 pour qu'il l'expose de façon précise dans le riche préambule du *Dictionnaire de Géopolitique*. Il entend par géopolitique « l'ensemble des rivalités de pouvoirs sur des territoires, de petite comme de grande dimension, qui mettent en jeu des acteurs aux représentations contradictoires ». Le chapitre 5 présente « la boîte à outil du raisonnement géopolitique » qu'il a contribué à enrichir au fil des années : dès 1972, dans son ouvrage *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, il avait posé quelques jalons théoriques de sa démarche géographique. Car pour Lacoste, il n'y a « pas de géopolitique sans géographie » (Giblin B., 2010, « Géopolitique », *Historiens&Géographes*, n°412) : ainsi tout raisonnement géopolitique nécessite d'abord un raisonnement géographique, que Lacoste appelle

diatopique, c'est-à-dire, à différents niveaux d'analyse (terme qu'il préfère à celui d'échelles géographiques) : « On peut ainsi construire une représentation de l'espace terrestre comme s'il était "feuilleté", formé de plans superposés, ceux du dessus, représentant des espaces bien plus vastes que ceux du dessous. » (p. 118) Il l'a notamment développé de manière approfondie à l'aide d'utiles représentations cartographiques dans *Géopolitique, la longue histoire d'aujourd'hui* (2006). Il ajoute qu'il faut prendre en compte les interactions entre ces différents niveaux d'analyse, les situations géopolitiques locales pouvant se répercuter au niveau planétaires ou inversement. Du reste, à chaque plan d'observation, il convient de considérer la complexité de l'organisation géographique d'un territoire en analysant l'intersection de différents ensembles spatiaux (linguistiques, politiques, religieux, démographiques, etc.), dont la dimension géopolitique peut être très importante. Enfin, Yves Lacoste accorde une place centrale à la notion de représentation, qui, concède-t-il, a pu parfois être mal comprise. Chaque acteur se fait sa propre représentation, plus ou moins subjective, du territoire, enjeu de rivalités de pouvoir. Au chercheur en géopolitique de la décrypter, en utilisant notamment le raisonnement historien et géographique, d'autant que « les vrais raisonnements géopolitiques [...] sont faits dans le secret par quelques-uns – ceux qui ont le pouvoir – avant que la guerre ou que la bataille n'éclate. » (p. 124) La compréhension, puis la confrontation des arguments de chacun des adversaires est donc primordiale dans l'analyse d'un conflit.

Fort de sa notoriété et grâce à un corpus théorique enrichi et particulièrement opératoire, Yves Lacoste a mis en place ce que Pascal Lorot appelle « une école française de géopolitique » (p. 138), dont les fondements sont la revue *Hérodote*, mais aussi le CRAG (Centre de recherche et d'analyse en géopolitique) créé en 1989, et surtout l'IFG (Institut français de géopolitique) établi depuis 2002 à l'université de Paris VIII. Yves Lacoste tient ici à rappeler le rôle central joué par sa disciple Béatrice Giblin, fondatrice de l'IFG et directrice d'*Hérodote* depuis 2006, dans le développement de la géopolitique en France. Il relate notamment sa première rencontre avec celle, qui, en 1968 était étudiante d'histoire à Vincennes et réprouvait « la géographie, discipline réactionnaire ». Progressivement convaincue de l'utilité d'une géographie soucieuse des faits politiques, telle que la présentait Lacoste, elle entreprit sous sa direction une thèse de troisième cycle sur Elisée Reclus (1971), puis passa l'agrégation de géographie (1973). Membre fondateur d'*Hérodote*, elle contribua, dans les années 1980, avec Yves Lacoste, au développement de ce qu'elle a nommé la « géopolitique interne », c'est-à-dire « les rivalités territoriales de pouvoirs qui se déroulent au sein d'un même Etat ou d'un même ensemble politique. » (p. 198). Ses analyses sur le Nord-Pas-de-Calais, dans un contexte politique d'affirmation de la gauche et d'émergence du FN, ouvrirent la voie à la monumentale *Géopolitique des régions françaises* (3 tomes, 3 500 pages) dirigée en 1986 par Yves Lacoste, qu'il présenta d'ailleurs à la célèbre émission de Bernard Pivot « Apostrophe ». Il souligne justement que la géopolitique interne ne se limite pas à la géographie électorale, mais englobe aussi les problèmes régionalistes et nationalistes (cf. Barbara Loyer), comme dans le cas de la Catalogne ou de la Corse, ou encore les conflits d'aménagements du territoire (cf. Philippe Subra). Enfin, en dressant un panorama des

différentes conceptions de la géopolitique dans les autres pays du monde, Yves Lacoste fait ressortir la singularité de l' « école française de géopolitique ».

Dans le chapitre 7, mais aussi tout au long des entretiens, Yves Lacoste revient sur les débats épistémologiques qui ont agité, et agitent encore dans une certaine mesure, la géographie et la géopolitique, puis sur ses relations parfois difficiles avec nombre de géographes. Dès la fondation d'*Hérodote*, les polémiques quant à la conception de la géographie, ont été vives : pour Lacoste, il ne s'agissait pas de créer une nouvelle discipline, ni de faire de la géographie une « science de l'espace » (cf. à ce sujet, la polémique entre Jacques Lévy, qui défendait ce point de vue et *Hérodote*, qui soutenait que la géographie était un « savoir-penser-l'espace » – *Hérodote*, n°3 et n°4, 1976). Car, le véritable risque est, selon lui, la construction de « lois de l'espace », d'autant plus dangereuses lorsqu'il s'agit de géopolitique, comme l'atteste son utilisation par le nazisme. C'est donc également pour ne pas laisser le monopole de la géopolitique « à tous ceux qui prétendaient [l']ériger [...] au rang de science nouvelle avec ses soit disant "lois" propres. » (p. 138) qu'il décida de modifier le nom de la revue *Hérodote* en 1982. Mais, sa principale querelle fut celle avec Roger Brunet, qui comme lui fut communiste, et dont il reconnaît par ailleurs les qualités de géographe. Avec d'autres, Yves Lacoste s'est virulemment opposé, et le ton ici reste vif, à sa conception mathématique et modélisante de la géographie, au début des années 1990, c'est-à-dire lorsque l'un et l'autre avaient l'âge de prendre leur retraite. Il lui a particulièrement reproché ses chorèmes, dont il consacra un numéro d'*Hérodote* à leur critique (cf. *Hérodote*, n°76, 1995), ses schématisations structuralistes, comme la « banane bleue », et sa propension à les diffuser au sein de la DATAR. Aussi, Lacoste pointe les nombreuses subventions qu'a reçues Roger Brunet notamment pour la création de la Maison de la Géographie à Montpellier (qui n'existe plus) et pour la publication d'une nouvelle *Géographie Universelle* en dix volumes (que Lacoste ne mentionne bizarrement pas ici). Au fond, malgré la refonte totale de la géopolitique et de ses méthodes, Roger Brunet et d'autres géographes, comme Claude Raffestin, récusent les approches pourtant essentielles en géopolitique, comme l'analyse des représentations, sous prétexte de non scientificité et surtout car, comme le souligne Lacoste, ils assimilent encore la géopolitique aux dérives nazies. Il faut enfin noter, bien qu'ils ne soient pas évoqués dans ces entretiens, que ces débats sont toujours actuels. Certains géographes veulent conceptualiser la géopolitique, en s'appuyant de nouveau sur la modélisation, en référence à la *Political Geography* anglo-saxonne et reprochent à l'école d'*Hérodote* « son approche essentiellement descriptive et empirique » (Rosière S., 2007, « Comprendre l'espace politique », *L'espace politique*, n°1). La bataille menée par Yves Lacoste n'est donc pas terminée, même si, force est de constater, qu'il a su montrer les risques d'une géopolitique conçue comme une science *stricto-sensu*, c'est-à-dire obéissant à des lois, et en même temps, imposer l'idée qu'elle était d'abord un « savoir scientifique », au même titre que l'histoire ou la géographie, c'est-à-dire une démarche rigoureuse, disposant d'un arsenal théorique et d'outils conceptuels efficaces comme le raisonnement diatopique ou les représentations.

Un géographe soucieux des problèmes de la cité : géopolitique et démocratie

Dans les chapitres de fin d'ouvrage, Yves Lacoste livre ses préoccupations politiques en tant que militant, citoyen et chercheur. Il affirme avoir eu, avec les dirigeants politiques français, des liens « somme toute assez restreints, particulièrement avec mes collègues communistes » (p. 163) Elles furent même souvent conflictuelles : il rappelle que son enquête sur les digues du fleuve rouge fut ainsi ignorée par le journal *L'Humanité* et que le quotidien condamna le premier numéro d'*Hérodote*. Il tend même plutôt à relativiser son passage au PCF, qu'il a quitté en 1956, et précise qu'il n'a plus adhéré par la suite à un parti politique. Avec le temps, c'est aussi une manière de minimiser son adhésion aux idées communistes, qu'il a, au cours des années 1980, laissées de côté dans ses analyses géographiques : « la vulgate marxiste, dit-il, m'offrit, à l'époque de la guerre froide, une première vision, fort schématique, de l'histoire mondiale. » (p. 48) Du reste, comme il le rappelle, son itinéraire de géographe l'a amené à se préoccuper de conflits, qui « étaient certes pour une part explicables par les "lutttes de classe", mais de plus en plus par les luttes de mouvements nationaux et des nations entre-elles. » (p. 168) En revanche, il noua des contacts plus nombreux avec le Parti socialiste, notamment par l'intermédiaire de Béatrice Giblin et de son époux (ce dernier étant membre du PS). Il fut proche un temps de Jean-Pierre Chevènement, dans la mesure où ils se retrouvaient sur un même point, celui de la nation. D'ailleurs, à ses détracteurs qui le taxent de « gauchiste », il répond craindre au contraire « d'accorder trop d'importance à la raison d'Etat, surtout quand il s'agit de l'intérêt de la nation. » (p. 171)

Dès 1998, Yves Lacoste a ouvert le débat sur la question de l'identité française en publiant un ouvrage, *Vive la nation. Destin d'une idée géopolitique*. La nation est, selon lui, « par excellence une représentation géopolitique car elle s'appuie sur du territoire, sur un Etat et sur l'idée d'indépendance, ce qui implique des rivalités de pouvoir tant au plan interne que dans le cadre des relations internationales. » (p. 209) Il y rappelle que cette notion est née à la Révolution française, au nom de l'égalité entre les citoyens, puis de l'indépendance de la France et raconte que son itinéraire personnel et intellectuel lui fit « voir peut-être la France d'une façon particulière. » (p. 213) : il lie son enfance marocaine, sa vie pendant la guerre, ses attaches familiales, son amour pour la langue française, à sa profonde préoccupation de l'avenir de la nation française. Il regrette ainsi, et ce fut le message de son ouvrage en 1998, que l'idée de nation ait été accaparée par la droite nationaliste et que la gauche l'ait délaissée : « Je suis exaspéré par la façon systématique dont les intellectuels de gauche minimisent la portée [des] comportements anti-français en les accompagnant de discours qui dénigrent ou ridiculisent l'idée de la nation. Je crains que l'aggravation de la question post-coloniale en France n'entraîne une montée considérable de l'extrême droite dans les milieux populaires et son succès lors d'une consultation électorale décisive. » (p. 171-172)

Pour Yves Lacoste, cette « question post-coloniale », est le grand enjeu actuel de la nation française et il y a consacré un livre en 2010 intitulé *La question post-coloniale. Une analyse géopolitique*. Elle s'illustre par le malaise culturel, social et politique des enfants et petits enfants d'immigrés venus d'ex-colonies françaises, qui affichent leur hostilité à la France pour dénoncer les discriminations dont ils sont victimes. Ce malaise s'est notamment traduit par une série d'émeutes depuis les années 1980, dont les plus significatives furent celles de 2005. « Fils ou petits-fils d'immigrés, ajoute Lacoste, ils ne comprennent pas surtout pourquoi ils sont nés en France. [...] Dans leurs représentations personnelles, ils sont nés dans le pays des colonisateurs et ils ont la nationalité des "tortionnaires". » (p. 225) Face à ce malaise, Yves Lacoste souligne l'embarras de la gauche, « qui se prétend le défenseur de tous les opprimés » (p. 240) et c'est donc pour essayer de le comprendre qu'il a décidé de publier cet ouvrage. Il ne prétend pas y donner une réponse, mais entend apporter une contribution aux débats en réfléchissant à l'articulation entre nation, immigration et banlieues et en traitant la question post-coloniale par l'analyse géopolitique. Il affirme tout d'abord que « L'immigration ne devient un problème géopolitique qu'à partir du moment où il y a une rivalité de pouvoirs sur des territoires : c'est ce qui se produit aujourd'hui en France, du fait de la concentration, dans les grands ensembles d'habitat collectif construits en banlieue, d'une grande partie des descendants d'immigrés algériens venus paradoxalement en France au lendemain de la guerre d'Algérie » (p. 223) Il estime aussi qu'une des sources de l'incompréhension vient du fait que « Les grands-pères n'ont presque jamais expliqué pourquoi ils étaient en France à leurs fils, leurs petits-fils en savent donc encore moins. » (p. 230). Car la question post-coloniale est un sujet sensible, qui cristallise des phénomènes géopolitiques locaux, nationaux et mondiaux (grands ensembles, banlieues, nations, islam, etc.) Yves Lacoste préconise que la réflexion géopolitique, notamment celle de « l'articulation de différents niveaux d'analyse spatiale » (p. 241), soit davantage menée par les citoyens, ce qui serait, selon lui, « un moyen de conjurer nombre de périls. Plutôt que de dénoncer l'immigration en général [...], il importe de veiller à ce que les raisonnements géopolitiques portent sur des situations territoriales concrètes où se trouvent concentrés de nombreux immigrés et descendant d'immigrés. » (p. 242). Il pense également que la démarche géopolitique, fondée sur l'analyse historique, qu'elle soit générale ou locale, et la prise en compte des représentations, pourrait permettre de mieux comprendre le « vivre ensemble » et « d'y voir plus clair dans les discussions confuses à propos de la nation. » (p. 243)

L'ouvrage se termine, tout comme il débute, par une analyse des grandes problématiques mondiales de l'après guerre froide, que le chapitre 7, sur les liens entre la géopolitique et l'économie, vient compléter. Pascal Lorot pense que « de plus en plus, l'économie soit l'élément structurant des rapports de force internationaux » (p. 184) et soumet donc ses analyses de géoéconomie, discipline dont il est le principal promoteur en France, à Yves Lacoste. Ce n'est pas l'intérêt premier, ni le point le plus intéressant de ces entretiens, dans la mesure où ces différentes réflexions s'insèrent difficilement, voire même artificiellement, en ce qui concerne la géoéconomie, dans le corpus de l'ouvrage, consacré à la vie du géographe. Ces réflexions mériteraient certainement un autre ouvrage, à condition que

la démarche géopolitique soit rigoureusement mise en œuvre, telle que la présentée ici Yves Lacoste.

C'est au final un beau témoignage et une belle leçon de géopolitique qui sera certainement fort utile aux étudiants du CAPES d'histoire-géographie, dont la nouvelle question à la rentrée 2011 est « Géographie des conflits ».

*Tanguy Pennec est agrégé de géographie, professeur au lycée Jules Verne à Cergy-le-Haut.
Il mène des recherches sur la géopolitique locale à l'IFG, Paris VIII*

© Le Blog de l'histoire (<http://blog.passion-histoire.net>)
Février 2011